

C'était mieux avant

Michel Serres

Jean-Louis Ichard

DANS **PAYSANS & SOCIÉTÉ** 2021/2 N° 386 , PAGES 50 À 53
ÉDITIONS **REVUE PAYSANS ET SOCIÉTÉ**

ISSN 2114-6497

DOI 10.3917/pes.386.0050

Date de mise en ligne : 30/03/2021

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-paysan-et-societe-2021-2-page-50?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Revue Paysans et Société.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

C'était mieux avant

Michel Serres¹

Avec un brin de malice, Michel Serres revenait sur ses souvenirs de jeunesse où les conditions de vie étaient sans doute différentes mais peut-être pas meilleures...

L'Académicien Michel Serres nous a quittés le 1^{er} juin 2019. Il laisse nombre d'ouvrages faisant autorité en matière d'histoire des sciences, de philosophie des sciences et d'épistémologie. En 2017, il publia un court essai intitulé *C'était mieux avant !* Et avec un brin de malice, il ajoutait : « *Or, cela tombe bien, avant, justement, j'y étais. Je peux dresser un bilan d'expert. Que voici.* ». Nous reprenons ici quelques bribes de ses souvenirs de jeunesse en pays gascon qui mettent en lumière le chemin parcouru – quelquefois oublié ou perdu de vue – et qui relativisent notre vision occidentale du monde, très influencée par le confort...

Nous vivons actuellement plus de 70 ans de paix, ce qui n'était point arrivé, en Europe occidentale du moins, depuis L'Iliade ou la *Pax Romana*... « *La paix d'aujourd'hui est-ce moins divertissant que ces guerres d'antan ?* »

Avant, de guerre ou de maladie, de misère ou de souffrance, on mourait plus jeune. « *Avant, ne connaissant pas les antibiotiques, on mourait de vérole ou de tuberculose, comme à peu près tous les illustres du XIX^e siècle, Schubert, Maupassant ou Nietzsche.* » Combien de ceux qui lisent cet article en ce moment ne seraient pas là si l'espérance de vie, en France, n'avait pas atteint les quatre-vingts ans. « *Ne disposant pas d'antalgiques ni d'analgésiques ni d'anti-inflammatoires, il fallait supporter la douleur ; on vous arrachait les dents sans anesthésie. Pas de sécurité sociale, les pauvres souffraient sans soin, voilà tout ; les riches ne s'en sortaient pas vraiment mieux...* ». Et combien d'enfants fallait-il mettre au monde pour en conserver deux ou trois ?

¹ Michel Serres, *C'était mieux avant !*, Ed. Le Pommier, 96 p., 2017, cinq euros.

Avant, nous faisons la lessive deux fois l'an, au printemps et à l'automne, à grand coups de battoir ; cette périodicité semestrielle signifiait que nous ne changions les draps de lit que deux fois l'an, ainsi que les chemises, les mouchoirs, etc. Qui, soir et matin, se brossait les dents ? Qui disposait d'eau courante et de douche ? Un broc à eau pour les ablutions, et un pot de chambre dans la table de nuit, voilà tout !

TRAVAUX DOMESTIQUES ET TRAVAUX DES CHAMPS

« Avant c'était mieux pour nos compagnes ! Qui se levaient à l'aube pour mettre le bois ou le charbon dans la cuisinière, une bonne heure avant que chauffe l'eau du café... la préparation des repas, la vaisselle, l'entretien du garde-manger, le nettoyage des dalles à grande eau, entre deux tétés du dernier né, plus les maladies infantiles de ses frères et sœurs... » La liste est longue des tâches qui écrasaient mères et filles à l'intérieur (et à l'extérieur) de la maison. En reconnaissance de quoi, elles n'avaient ni droit de vote² ni compte en banque.

Quant aux messieurs, le travail manuel était la règle générale, aussi bien pour les petits que pour les gros travaux : pelle, pioche, fourche, hache, faux... Et Dieu sait si la terre est basse, ce qui obligeait à courber le dos et/ou à bomber les biceps dans de trop nombreux travaux. Oui, la terre est basse, plus basse que les pieds, et il faut se plier, se courber, se casser pour la travailler. Avant donc, les champs pullulaient de paysannes et de paysans, prosternés, comme s'ils faisaient leur prière à la déesse Terre. Même si L'Angélus (immortalisé par le peintre Millet) permettait à certains de se relever juste le temps de réciter trois Ave Maria, le reste du jour, les dos cassés, leurs reins criaient. Avant, on suait, on revenait le soir à la maison, éreinté.

Dans le milieu des années 1930, un exportateur de fruits et légumes des Bouches-du-Rhône mettait huit jours³ pour aller voir ses clients à Édimbourg. Combien d'heures, aujourd'hui,

AVANT, ON SUAIT,
ON REVENAIT
LE SOIR
À LA MAISON
ÉREINTE

² Ce n'est que le 21 avril 1944 que les femmes sont devenues électrices et éligibles en France.

³ Parti de son village à cheval, il passait la nuit à Marseille ; débarqué du train en gare de Lyon à Paris, il y passait la deuxième nuit ; après avoir pris le ferry pour traverser la Manche, il passait sa troisième nuit à Douvres ; puis sa quatrième à Londres ; puis sa cinquième à Édimbourg ; il achevait finalement son périple à cheval, comme il l'avait commencé.

Revue Paysans et Société | Téléchargé le 10/06/2026 sur https://www.cairn.info | IP: 217.73.216.179

pour le même parcours ? Avant, nous savions peu de la vie à la ferme voisine, quelques détails du village, quasi rien du chef-lieu ; que pouvions-nous apprendre de Paris et de l'étranger, sinon par des rumeurs ? Mieux valait habiter Paris ou une grande ville pour accéder aux bibliothèques, aux universités, aux centres documentés. Un renseignement, une citation pouvaient coûter des journées de voyage et des heures de recherche. Clic, aujourd'hui, un centième de seconde pour le même résultat. Science concentrée avant ici et là, mais rare ailleurs ; savoirs désormais distribués presque partout. Aujourd'hui, on sait tout. En information, mais pas toujours en connaissance.

CHIQUE DU MITRON OU TOUT AUTRE INCONGRUITÉ

Avant, nous mangions et buvions naturel et authentique : on savait d'où venait le lait, d'ailleurs on aidait parfois le fermier à traire les vaches. Mais ce dernier n'appelait pas souvent le vétérinaire et ne repérait pas toujours à temps les maladies du bétail, moyennant quoi, il n'était pas rare d'attraper la tuberculose ou la fièvre aphteuse... Certes on n'en mourrait pas toujours, mais boire et manger avec une bouche pleine d'aphtes douloureux et une fièvre de cheval était un supplice... On savait aussi parfaitement d'où venait le jambon qui, après avoir égorgé le cochon sous des cris déplorables, passait de long mois d'hiver pendu à la cave où florissait une colonie de vers entre l'os et le gras, bel exemple de biodiversité. Quant au pain issu de la farine de blé cultivé alentours et pétri par le boulanger du village, on pouvait y trouver quelque surprise de taille, telle la chique du mitron ou tout autre incongruité, certes aseptisée par la très haute température du four à pain ! Et le fromage vermoulu, et le vin acide, et les légumes aux asticots... Ah, la belle biodiversité et son cortège de diarrhées et autres dérangements gastriques, plus ou moins douloureux, plus ou moins fiévreux. Sans compter que l'on a connu la faim pendant la guerre (1939-1945) et que les tickets de rationnement sont restés en vigueur près d'un lustre après la fin du conflit. C'était vraiment délicieux, avant !

Avant, le cuir dur des chaussures blessait talons et chevilles, et pendant des semaines se développaient ampoules, cors et durillons. Les chambres et les lits restaient glaciaux tout l'hiver, et parfois humides aussi. On tentait de réchauffer la

**AVANT, NOUS MANGIONS
ET BUVIONS NATUREL
ET AUTHENTIQUE. [...] IL N'ÉTAIT PAS RARE
D'ATTRAPER LA
TUBERCULOSE OU
LA FIÈVRE APHEUSE**

couche avec une brique chaude glissée entre les draps, ou avec des braises contenues dans une cassolette elle-même insérée dans une armature en bois pour éviter l'incendie⁴... On s'éclairait à la bougie et plus tard à la lampe à pétrole qui fumait, filait, puait, irritait de son odeur âcre. L'hygiène corporelle ne devint une pratique généralisée que longtemps après 1950. « *Les statistiques disent que l'espérance de vie s'accrut grâce surtout à cette propagation civile et soudaine de l'hygiène.* »

Avant, le monde fut guidé par certaines braves gens, spécialistes raffinés en camps d'extermination, tortures, exécutions sommaires, guerres, épurations. Avant eux, d'autres n'avaient pas non plus lésiné sur le nombre de têtes tombées en place de grève, ou le nombre de pipes cassées⁵ sur les champs de bataille de Russie, d'Égypte et d'Italie. Et plus près de nous, l'arme atomique tombée sur Hiroshima et Nagasaki ne nous a pas davantage grandis. Par contraste, la vie pourrait paraître bien ennuyeuse et fade aujourd'hui : la paix, la longévité, les antalgiques, la sécu, l'alimentation surveillée, l'hygiène, les soins palliatifs, la fin du service militaire, l'abolition de la peine de mort, les voyages, le travail allégé, les communications partagées..., mais surtout la paix, et depuis plus de 70 ans ! Ces quelques réflexions (et bien d'autres encore) auront-elles raison des nostalgiques et des pessimistes, installés dans le confort, que la peur de relever les défis d'un monde en constante évolution paralyse ? ■

Jean-Louis Ichard

⁴ On utilisait dans les campagnes françaises, jusqu'en 1970 par endroits, un appareil nommé « le moine » : il comprenait un récipient métallique contenant les cendres chaudes du feu de bois de la pièce principale, isolé entre deux luges de bois permettant de le glisser quelques minutes dans un lit sans roussir les draps. Son effet était apprécié pour réchauffer les draps et les rendre bien secs avant le coucher.

⁵ Sur les champs de batailles des guerres napoléoniennes, les chirurgiens, n'ayant pas d'anesthésiant pour opérer, plaçaient une pipe en terre cuite entre les dents du patient pour qu'il la morde au lieu de crier. Le soldat qui succombait au cours de l'opération laissait tomber sa pipe par terre où elle se cassait.